

Nous sommes les invisibles. Nous sommes les invincibles. Nous vaincrons. La neuvième lettre d'information (2019)



Chers amis, chères amies,

Salutations du bureau du **Tricontinental: Institut de recherche sociale**.

L'ambiance à Caracas (Venezuela) est sombre. Il semble que la tentative de coup d'Etat contre le gouvernement, amorcée le 23 janvier, est maintenant largement terminée (comme **me le dit** le ministre vénézuélien des Affaires étrangères, Jorge Arreaza). Le cartel de Lima est divisé. Les Européens ont la frousse. A l'occasion du premier mois de cette tentative, une énorme foule de pauvres s'est rassemblée dans le centre de Caracas pour montrer son soutien à la Révolution bolivarienne. Un couple de personnes âgées portait un signe dont les mots capturaient bien l'ambiance: "*Somos los Invisibles. Somos los Invencibles. Venceremos*" (Nous sommes l'Invisible. Nous sommes l'Invincible. Nous vaincrons).

Il est difficile d'évaluer le nombre de personnes présentes à ce rassemblement. L'image d'un drone suggère une foule nombreuse, mais elle induit en erreur. La plupart des logiciels de comptage de foule supposent une certaine taille corporelle et un certain espace entre les personnes d'une foule. Ces hypothèses ne s'appliquent pas dans le cas présent. Les partisans du gouvernement et de la révolution bolivarienne portent sur leur corps les marques de leur histoire. Ils sont petits et minces, généralement de peau plus foncée et portés par des décennies de travail qui leur ont permis de survivre. La raison pour laquelle ils adorent Hugo Chavez – son image est omniprésente dans les villes – et pourquoi ils se font appeler Chavistas, c'est que c'est l'arrivée de Chavez, dans les années 1990, qui leur a donné espoir et qui les a motivé à être actifs politiquement. Pas pour eux Les accusations selon lesquelles ce gouvernement – dirigé par Nicolas Maduro – est responsable de leur faim, ne provient pas de cette communauté. Ils savent que leur révolution bolivarienne est un processus dans lequel ils sont des acteurs actifs.



Ce mercredi, il y a trente ans de cela, des milliers de Vénézuéliens pauvres se sentaient délaissés par l’augmentation des tarifs des bus. Ils ont couru à travers leur pays, leur rage capturée dans le désordre qu’ils ont produit. Cet événement s’appelle le *Caracazo*. C’est cet événement qui inaugure la Révolution bolivarienne. Quelques jours avant l’anniversaire de commémoration, j’ai rendu visite à Mariela Machado, une femme noire, pauvre et ouvrière, qui dirige une communauté dans l’un des nombreux projets de logement auto-organisés à Caracas. C’est le Caracazo et Chavez qui lui ont donné la force de surmonter les siècles de dénigrement et de pauvreté qui pesaient sur elle. Elle et ses voisins avaient fait de leur mieux pour bâtir une communauté – avec une cuisine commune, une boulangerie, une salle de réunion et un espace commun propre et décent. La plupart des dirigeants de ces quartiers sont des femmes – toutes sont pauvres, la plupart sont des travailleuses, beaucoup sont afro-vénézuéliennes. J’ai demandé à Mariela ce qui arriverait à elle et à son quartier si ce gouvernement tombait. “Nous serions expulsés”, **m’a-t-elle dit**. La défense féroce des Chavistas contre le renversement de leur gouvernement est liée à leur crainte que les changements survenus dans leur vie soient maintenant renversés. La vieille humiliation reviendrait.



Même si la tentative de renverser le gouvernement de Caracas est maintenant en grande partie terminée, le gouvernement vénézuélien reste fragile. C'est une fragilité partagée avec la plupart des pays du "tricontinent" – l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine. Les finances publiques à travers le monde ont été endommagées par le départ de milliards de dollars hors de portée des gouvernements et de l'activité productive. On estime qu'il y a entre 21 et 32 billions de dollars dans les paradis fiscaux. Les marchés boursiers financiers mondiaux jouent avec plus de 200 billions de dollars. Il s'agit d'une richesse sociale détournée à des fins improductives. Aucune école n'est construite avec cet argent. Aucun hôpital n'est construit. Les profits engendrés par les investissements financiers finissent dans les poches des riches, qui ont cessé de payer des impôts et de risquer leur richesse dans des investissements productifs. Les milliardaires font la grève des impôts et des investissements. Ces deux grèves – grève des impôts et grève des investissements – sont leurs armes dans la lutte des classes (comme nous l'avons exposé dans notre premier **Document de travail**, *In the Ruins of the Present*). En raison de ces grèves et de la fragilité de la chaîne mondiale de la production, près d'un milliard de personnes ne peuvent trouver un emploi qui les soutienne, tandis que celles qui ont du travail voient leur humanité brisée par celui-ci.

La dépendance du Venezuela à l'égard du pétrole et son manque de souveraineté alimentaire sont problématiques. Il y a des problèmes fondamentaux à long terme pour l'économie vénézuélienne qui datent d'avant l'arrivée de Chavez et qui se poursuivront pendant un certain temps encore. Ce sont des problèmes communs à la plupart des pays – comme le Nigeria – qui ont une population importante, qui dépendent des exportations de pétrole et qui financent les importations d'à peu près tout. Les vulnérabilités sont nombreuses. Thomas Sankara, du Burkina Faso, dirait : « Celui qui te nourrit, te contrôle ». C'est un rappel important. Il est important et urgent de parler d'une augmentation de la production alimentaire au Venezuela (faites un bref **voyage** avec Ricardo Vaz à Mérida, où la pomme de terre indigène a été sauvée). Tout cela nécessitera une réforme foncière plus profonde, mais aussi des changements dans la culture de la consommation qui ont été produits par l'afflux de la rente pétrolière. Juan Pablo Pérez Alfonso – l'un des grands ministres du pétrole du Venezuela – a qualifié le pétrole d'« excrément du diable ». Il a toujours raison.



Pendant de la semaine dernière, près de cinq cents personnes venant de 87 pays et représentant des groupes et mouvements politiques sont venues à Caracas pour l'Assemblée internationale des peuples – une nouvelle initiative qui vise à créer une plate-forme pour des campagnes de solidarité et à mieux connecter des sections de la gauche à travers le monde. Les comptes rendus des délibérations – qui étaient intelligents et impératifs – n'ont pas fait l'objet d'une grande couverture par la presse. Des journalistes de **People's Dispatch** et de l'ALBA ainsi que quelques autres services ont couvert les discussions, dont les sujets allaient de la solidarité pour le peuple vénézuélien à une réflexion sérieuse sur la manière dont l'argent et les fausses nouvelles ont renversé la démocratie électorale. Il faudra du temps pour digérer les implications de ces discussions – et il faudra du temps pour voir quels types d'actions communes se développent. Certes, la première action commune est de s'assurer qu'il n'y ait pas d'intervention militaire au Venezuela et de faire pression pour que cesse l'étranglement de l'économie vénézuélienne.



Les gouvernements de l'Inde et du Pakistan jouent avec le feu. Les attaques aériennes sur le territoire de l'autre menacent d'aggraver le conflit. La majorité des Indiens et des Pakistanais – comme la majorité des Vénézuéliens – ne bénéficieront pas d'une guerre. La souffrance sera leur pièce de monnaie. Il y a tant de problèmes réels qui tourmentent les pays d'Asie du Sud, la faim en étant un des plus importants. Juste avant que l'avion ne traverse la frontière, des centaines de travailleurs ont marché vers le parlement indien pour réclamer des salaires et des pensions plus élevés et pour empêcher la privatisation des garderies. Ils ont remis au gouvernement une pétition signée par 40 millions de personnes.

La protestation des éducatrices (anganwadi) nous a rappelé le poème de Wislawa Szymborska, *The End and the Beginning* (traduit par Johanna Trzeciak) :

Après chaque guerre
quelqu'un doit nettoyer.
Les choses ne vont pas
se redresser, après tout.
Quelqu'un doit pousser les décombres
sur le bord de la route,
alors les chariots remplis de cadavres
peut passer.
Quelqu'un doit s'embourber
dans les ordures et les cendres,
ressorts de canapé,
verre éclaté,
et des chiffons ensanglantés.
Quelqu'un doit traîner dans une poutrelle
pour soutenir un mur.
Quelqu'un doit vitrifier une fenêtre,
accrocher une porte.
Ce n'est pas photogénique,
et ça prend des années.
Toutes les caméras sont parties
pour une autre guerre.
Nous aurons besoin de récupérer les ponts,
et de nouvelles gares.
Les manches vont s'effiloche
de les rouler.
Quelqu'un, balai à la main,
se souvient encore de la façon dont c'était.
Quelqu'un d'autre écoute
et acquiesce de la tête.
Mais il y a déjà ceux qui sont à proximité
en commençant à fraiser environ
qui trouveront ça ennuyeux.
De l'extérieur des buissons
parfois quelqu'un déterre encore
arguments rouillés
et les transporte à la décharge.
Ceux qui connaissaient
ce qui se passait ici
doit céder la place à
ceux qui en savent peu.
Et pas grand-chose.
Et finalement, aussi peu que rien.
Dans l'herbe qui s'est envahie
causes et effets,
quelqu'un doit être étiré
un brin d'herbe dans sa bouche
regardant les nuages.
Cordialement,
Vijay.

**Traduit par Alexandre Bovey*

